

Robert Cailliau, l'oublié du Web

LE SILENCE DU VIEIL HOMME (1/3)

Depuis plusieurs mois, Quentin Jardon (journaliste de *24h01*) cherche un homme qui fuit les journalistes, refuse toute sollicitation. Les quelques articles de presse à son sujet divergent. On le présente tantôt comme l'inventeur du Web, tantôt comme son co-inventeur, tantôt comme un physicien qui a cru dès le début à la proposition du Britannique Tim Berners-Lee : un système d'informations partagé, le World Wide Web, souvent confondu avec Internet, qui révolutionnera le monde à tous les étages en l'espace de vingt ans. Pourtant, en 2013, alors que Tim est mondialement connu, Robert se fait cette promesse radicale : il n'apparaîtra plus jamais dans les médias ni sur les estrades des colloques. Il semble désormais se complaire dans l'anonymat, retiré dans le Jura français. À un jet de pierre du CERN en Suisse, là où tout a commencé. Selon plusieurs anciens collègues de Robert Cailliau, des morceaux du passé, qu'il ne veut plus remuer, flottent dans son esprit : « *Il n'est pas en paix* », « *révolté contre le monde entier, refermé comme une huître* », « *il voit partout le négatif du Web plutôt que l'inverse* ». Que s'est-il donc passé pour qu'il décline obstinément la moindre sollicitation ?

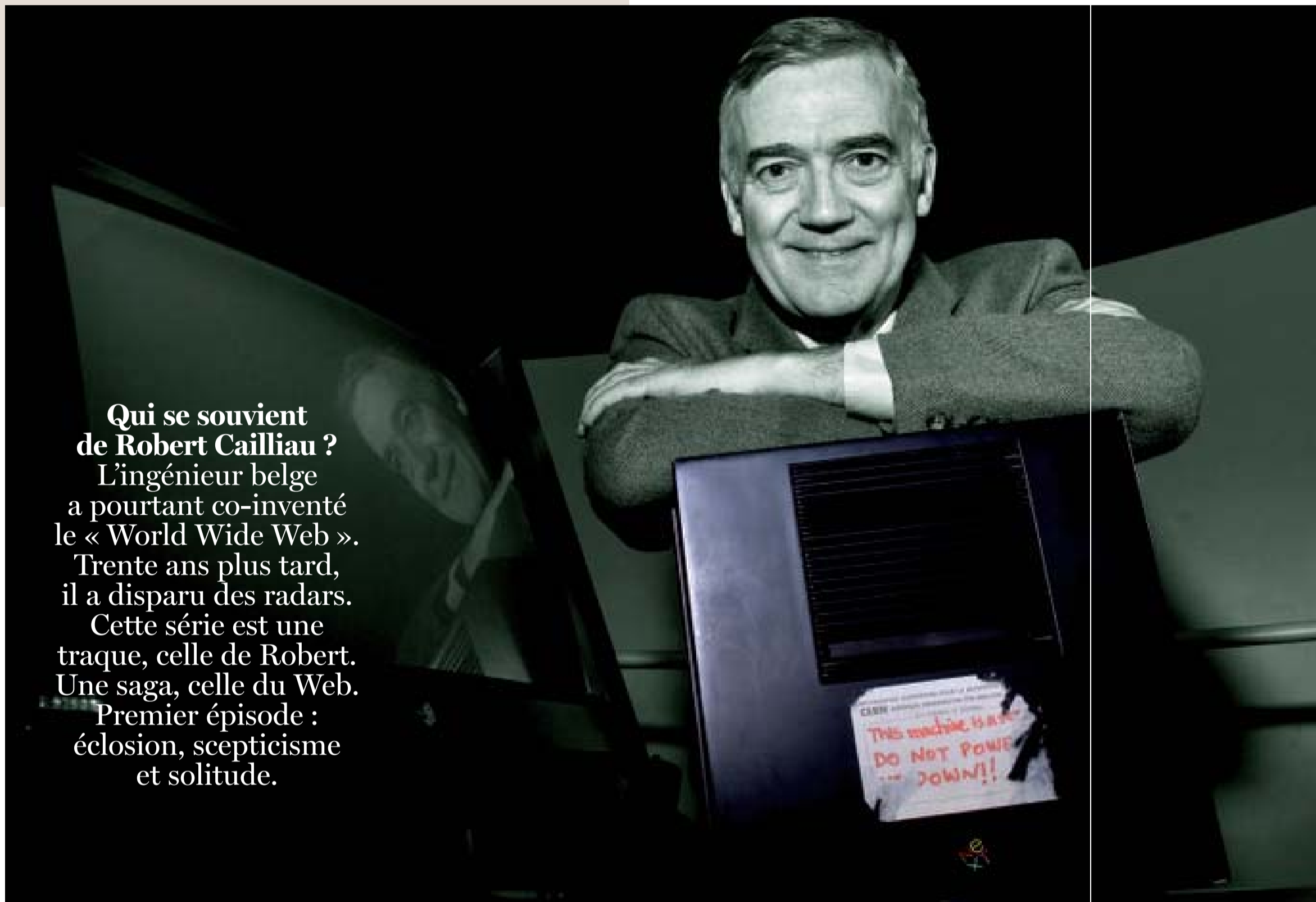
Quentin Jardon essaye, lui aussi, de le rencontrer. Son jeu d'approche commence par un courriel en octobre 2017, auquel il répond : « *L'évolution [du Web] ne me touche que peu et je ne saurais plus m'exprimer en connaissance de cause*. » Lui qu'on décrit comme extrêmement curieux et cultivé n'aurait soudain plus aucune expertise sur une révolution à laquelle il a grandement contribué ? Trois mois plus tard, il obtient son numéro de téléphone, la conversation dure 40 secondes. Quand il prononce le mot « *journaliste* », il devine contenir un soupçon d'exaspération lorsque Robert Cailliau lui répond, sur un ton qui l'invite poliment à ne pas insister, qu'il a décliné des dizaines de propositions en cinq ans : « *Pourquoi vous dirais-je oui à vous ?* » Ici commence la longue traque pour tenter pas à pas d'amaïdouer le vieil homme, comme on apprivoise une bête farouche en s'approchant prudemment de sa tanière.

MAKING-OF

Un ultime moyen

Côté enquête, sur la route vers Bruxelles après sa première descente en Suisse début février 2018, Quentin Jardon attend des nouvelles. Certains interlocuteurs, amis plus ou moins proches de Robert Cailliau, lui ont envoyé un courriel pour expliquer qu'on avait bien l'intention d'écrire sur lui. À peine ses valises posées, on lui transmet une réponse de Robert Cailliau : « *Je n'ai tout simplement plus envie de parler de ça*. » Si son énième refus le déçoit, il avait anticipé la suite. Il lui reste un ultime moyen de le convaincre...

Qui se souvient de Robert Cailliau ? L'ingénieur belge a pourtant co-inventé le « World Wide Web ». Trente ans plus tard, il a disparu des radars. Cette série est une traque, celle de Robert. Une saga, celle du Web. Premier épisode : éclosion, scepticisme et solitude.



Dès 1990, Robert Cailliau endosse le rôle de l'évangéliste du Web, qu'il ne quittera plus jusqu'à la fin des années 2000.

© CERN

LENQUÊTE a jeune histoire du Web connaît, dès son point de départ, une première zone grise. Nous sommes en 1989. Dans l'enceinte du Cern, un campus international de 600 ha et de 6.000 chercheurs à quelques longueurs du lac Léman, Tim Berners-Lee, un ingénieur prodige de 34 ans, bel échalas au visage glabre et allongé, les traits fins, le menton fuyant, le crâne déjà dégarni, occupe un bureau sans âme dans le bâtiment 31 du département d'Informatique générale. Il faut emprunter la route Rutherford, encore en territoire français, et descendre la route Démocrite, cette fois en territoire suisse, pour gagner le bureau de Robert Cailliau, dans le département de Physique expérimentale. Un trajet de 10 minutes de marche à l'orée des sommets enneigés du Haut-Jura que l'Anglais et le Belge effectuèrent à de nombreuses reprises au cours des années halatantes qui suivront.

En mars, Tim soumet à son boss Mike Sendall un papier intitulé *Information management : a proposal*. Dans ce document convergent deux technologies informatiques majeures. Elles existaient déjà, mais personne n'avait pensé à les associer. C'est l'immense coup de génie de Tim. Et son immense atout, c'est qu'il les maîtrise toutes les deux. La première des technologies s'appelle l'hypertexte. Depuis bientôt 10 ans, Tim

cherche à faciliter la communication entre chercheurs à travers le monde, notamment en utilisant l'hypertexte, soit un concept inventé en 1965 grâce auquel un document contenant des informations (texte, images, graphiques) mène à d'autres documents par l'intermédiaire d'hyperliens. Le préfixe *hyper* renvoie au dépassement des contraintes de la linéarité du texte écrit. Cet article, par exemple, serait un document hypertexte si, en effleurant, en recouvrant ou même en léchant ce mot, vous accédez à un autre document (ou, dans le futur langage Web, une autre page). Essayez toujours : vous êtes ici, hélas, dans un vieux texte linéaire.

Reste que, pour qu'un physicien de Boston puisse échanger des informations avec un chimiste d'Oslo, il faut connecter les ordinateurs entre eux. En 1986, Tim apprend l'existence d'une deuxième technologie fondamentale, appelée Internet Protocol (IP), le seul réseau qui puisse se marier avec son idée de système hypertexte car il fonctionne sur un principe de transfert de données nettement plus rapide que les autres réseaux. Une technologie inventée par Vint Cerf et Bob Khan en 1974 – et non par l'armée américaine comme le prétend un mythe très répandu. C'est, en quelque sorte, l'infrastructure d'un réseau routier, qui permet le transport de marchandises mais sans véhicule à la disposition de l'internaute. La proposition de Tim, c'est précisé-

ment ça : un service de transport pour acheminer l'information via le réseau Internet. Le Web va devenir une application d'Internet parmi d'autres – comme le courrier électronique, en vigueur depuis 1965. Une application tellement puissante que le Web sera vite confondu avec Internet lui-même.

L'odeur d'une idée spéciale

Mike suit de très près les fulgurances intellectuelles de Tim, en

Pour le profane, c'est indéchiffrable. Des cercles à n'en plus finir, reliés par des flèches au comportement obscur

qui il croit beaucoup. En ce début de printemps, il porte donc sous le bras la dernière œuvre de son poulain, fraîchement imprimée. Une giclée de génie. Encore faut-il s'en apercevoir... Le mentor britannique parcourt le document, qu'il annote de trois mots : « *Vague, mais excitant...* » Pour le profane, ce n'est pas vague, c'est indéchiffrable. Des cercles à n'en plus finir, reliés par des flèches au comportement obscur qui charrient des acronymes caractéristiques. Or, derrière ce document, c'est la trouvaille du siècle qui couve. « *Quand je le relis encore aujourd'hui, ça me paraît incompréhensible*, lâche François Flückiger, qui a repris la direction technique du Web au Cern en 1994 après le départ de Tim Berners-Lee pour les États-Unis. *N'importe quel ingénieur n'y comprend rien. Le "excitant" de Mike, c'était de la gentillesse, lui non plus n'y comprenait rien.* » « *Je pense que Mike avait humé l'odeur d'une idée spéciale* », avance en revanche Ben Segall, un ancien mentor de Tim et l'homme qui a introduit Internet au Cern en 1985. La question que Mike pose à la fin du document est prémonitrice des problèmes à venir : « *And now ?* »

Un seul homme perçoit d'emblée le potentiel de la proposition de Tim. Pour cause : Robert travaille lui aussi, en 1989, sur un projet d'hypertexte pour partager des documents entre les employés du laboratoire qui possèdent un

Macintosh. C'est en tout cas ce

qu'il déclare à plusieurs reprises, notamment lors de ses plus récentes conférences. Ses anciens collègues n'ont jamais vu la proposition de Robert. Tim n'en parle nulle part, ni dans son livre sorti en 1999, ni dans les très nombreuses interviews qu'il a

données. « *C'est quelque chose qui n'est connu de personne, s'étonne François Flückiger. Il travaillait sur certains projets, certes, mais on peut toujours distordre la réalité. Qui pourrait attester que cette proposition a existé ?* » « *C'est tout à fait plausible*, nuance Phillip Hallam-Baker, l'un des pionniers du Web au Cern. *Je sais que Robert utilisait activement Hypercard (un programme d'Apple basé sur le principe de l'hypertexte, NDLR).* » Jean-François Groff non plus n'a jamais vu cette proposition. Mais cet autre pionnier du Web ne doute pas une seule seconde que Robert l'ait formulée, si c'est ce qu'il prétend. « *La vraie question c'est pourquoi, en 30 ans, personne ne lui a demandé de montrer ce papier ?* »

Coder, coder, coder

Pour Robert, les débuts du Web, c'est une histoire de cafétéria, celle du Cern. Notamment le *ristretto*, déterminant, qu'il prend en compagnie de Mike début 1990, quand le Belge déroule devant le boss de Tim son idée de connecter et hyperlier les infor-

L'évangéliste du Web

Né à Tongres en 1947, Robert Cailliau est un ingénieur belge spécialisé en informatique. Le Cern l'engage en 1974 pour améliorer le système de contrôle d'un accélérateur de particules. À partir de 1990, il y développe avec Tim Berners-Lee une invention qui va propulser le monde dans une autre ère : le « World Wide Web ». Aujourd'hui, retraité, il refuse de parler de cette invention.

perposition 2D de trois « W » verts. Pourquoi verts ? Depuis toujours, Robert souffre d'une forme modérée de synesthésie, phénomène neurologique par lequel, dans son esprit, chaque lettre est associée à une couleur différente. Dans son alphabet bigarré, le « W » a hérité du vert. La couleur de l'espoir.

Tim et Robert s'apprivoisent lentement. Ce sont deux caractères très opposés, qui vont former l'un des tandems les plus improbables de l'histoire de l'informatique. Tim est un visionnaire exceptionnel qui n'a pas le temps ni les capacités d'élaborer un budget, de convaincre ses interlocuteurs ou de définir ses ambitions. Il veut coder, coder, coder pour atteindre le plus vite possible son grand objectif : mettre au point une bibliothèque universelle, une technologie pionnière où le savoir serait partagé et accessible à tous. C'est un idéal dans lequel Robert, lui aussi, croit ardemment. Mais, contrairement à Tim, de huit ans son cadet, il est doué pour vulgariser, dans son accent anglais insolite – celui d'un Flamand issu d'une lignée francophone belge – là où Tim échoue à se faire comprendre. Certaines des démonstrations du Web que ce dernier donne en public sont calamiteuses, rapportent d'anciens spectateurs. Dignes du professeur Nimbus. Aux yeux de Tim, ce qu'il propose est à ce point simple et évident qu'il ne voit pas pourquoi s'y attarder. « *C'est la marque de fabrique du génie créateur*, ajoute Jean-François Groff. *Tim en 1989, c'est Einstein en 1905.* »

Robert, fasciné par la force prophétique de l'Anglais, parvient au contraire à déterminer les res-

Que s'est-il donc passé chez Robert Cailliau pour qu'il décline obstinément la moindre sollicitation ?



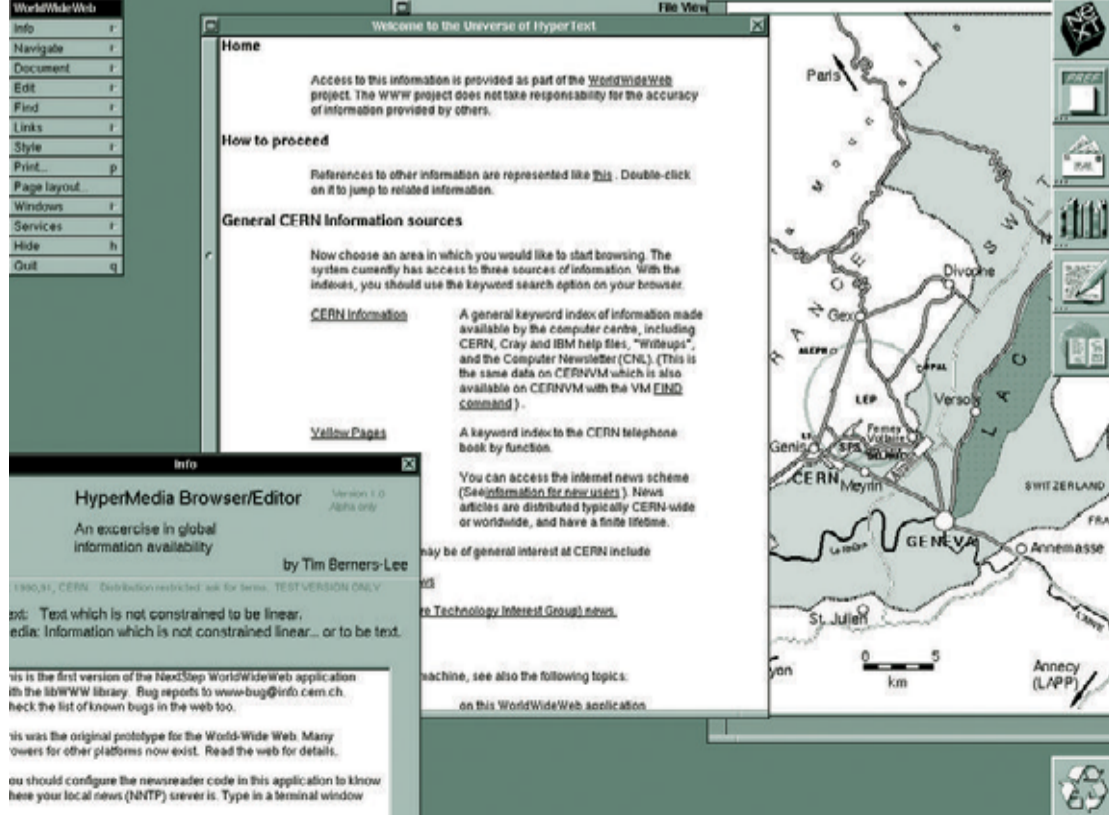
« Tim en 1989, c'est Einstein en 1905 », pour Jean-François Groff qui a étroitement collaboré avec le Britannique.

© CERN

Enfin, le jour de Noël 1990, Tim donne naissance au premier site web de l'histoire

sources nécessaires pour parvenir à leurs fins. C'est un organisateur obsessionnel : tout doit être planifié et documenté dans les moindres recoins. Tout, en ce compris ses visites chez le coiffeur, programmées systématiquement lors des équinoxes et des solstices. Grand fan de Lego, Robert ne supporte pas les incompatibilités entre les machines – ça le rend littéralement malade. La nuit, il rêve d'interfaces *user-friendly*, d'un royaume entièrement Macintosh, son ordinateur préféré, symbole suprême de l'intuitivité. Avenant, chaleureux, pince-sans-rire, il peut aussi se montrer très émotif. « *C'est une personnalité complexe, atypique, un peu caractérielle*, assure François Flückiger. *Parfois, tout le monde sortait de la pièce tellement Rob criait.* » « *Il a un sens du bien et du mal très développé*, ajoute Jean-François Groff. *Quand la réalité correspond à ses opinions, il va être super heureux. Quand c'est le contraire, il va être super frustré. Et ses opinions, il les défendra avec une vigueur énorme. En ce sens, il est parfaitement intègre.* »

Le duo s'astreint à un labeur dur mais exaltant. Robert endosse le rôle de l'évangéliste du Web, qu'il ne quittera plus jusqu'à la fin des années 2000. Sa première mission, capitale, consiste à rendre intelligible la proposition du prodige britannique pour convaincre la hiérarchie du Cern d'y injecter des moyens, sans quoi elle pourrait sombrer dans l'oubli. Tim, lui, se concentre sur la création du premier navigateur Web



Capture d'écran du premier site Web de l'histoire sur le navigateur de Tim Berners-Lee, en 1990.

© CERN

L'hommage du Soir à 24h01

L'aventure a duré cinq ans. D'octobre 2013 à juin 2018, la revue *24h01* a marqué le paysage médiatique belge en publiant, chaque trimestre, 130 pages de récit journalistique et de photojournalisme. Faute de moyens financiers, *24h01* cesse ses activités. Par solidarité, *Le Soir* ouvre cette semaine ses pages, et son site, à cinq textes qui auraient dû être publiés à l'automne. Ces reportages ont été pilotés par Catherine Joie et Viviane de Laveleye, rédactrices en chef et adjointe de *24h01*.

Les rois mages du Web

Quelques semaines avant le réveillon, nettement plus accessible que la première, atterrissant sur le bureau des patrons du Cern. Cette fois signée Tim et Robert. « *Ce papier n'était pas parfait, mais c'était une avancée exceptionnelle, le point de départ pour pérenniser les ressources* », résume François Flückiger. Robert « *réécrit une nouvelle proposition dans des termes qui auraient selon lui plus d'effets* », rapporte Tim, un brin dédaigneux, dans son livre. Pour Robert, c'était bien plus que ça : une proposition commune sur laquelle ils avaient bossé ensemble pendant des semaines. Ce qu'ils demandaient ? Un staff de cinq membres dont ils feraient partie, six mois de travail, 80.000 francs suisses (l'équivalent, compte tenu de l'inflation, de 86.000 euros aujourd'hui). Le Cern les enverra gentiment paître : ils ont d'autres chats à fouetter – le financement de l'accélérateur de particules LHC, par exemple – que cette invention qu'ils considèrent au mieux comme un gadget et qui n'est pas du ressort d'un laboratoire de

physique. Début 1991, le World Wide Web consiste à peine en quelques pages hébergées sur l'ordinateur de Tim. Il suffit qu'il l'éteigne pour que le Web s'éteigne aussi. Il a d'ailleurs apposé une étiquette dessus, devenue célèbre : « *Cette machine est un serveur. NE PAS ÉTEINDRE !!* »

En écrivant « vague mais excitant... », Mike a créé un peu d'espace vital autour de Tim. Robert tente de maintenir cet espace, comme une sentinelle qui soufflerait sur un feu de brindilles malgré la pluie battante. Sans lui, la proposition de 1989 serait déjà un astre mort. « *Tim a failli se faire couper les vivres. Voilà pourquoi je dis que, si Robert n'est acucinement l'inventeur du Web, sans lui il n'y aurait jamais eu de Web* », professe François Flückiger.

Bientôt trois ans après la première proposition de l'Anglais, la « *Toile mondiale* » ne compte jamais que trois aficionados : Tim, le père ; Robert, l'évangéliste ; et Mike, le parrain. Les rois mages du Web. Sans étoile pour les guider vers la bonne porte où frapper pour lever des fonds. ■

QUENTIN JARDON

Cette série a été réalisée grâce au soutien du Fonds pour le journalisme en Fédération Wallonie-Bruxelles.

Ce texte a été publié pour la première fois en mars 2018 en version longue dans « *24h01* ».

Robert Cailliau, l'oublié du Web

LA RUÉE VERS L'OR (2/3)

Depuis plusieurs mois, Quentin Jardon (journaliste de *24h01*) cherche un homme qui fuit les journalistes, refuse toute sollicitation. Les quelques articles de presse à son sujet divergent. On le présente tantôt comme l'inventeur du Web, tantôt comme son co-inventeur, tantôt comme un physicien qui a cru dès le début à la proposition du Britannique Tim Berners-Lee : un système d'informations partagé, le World Wide Web, souvent confondu avec Internet, qui révolutionnera le monde à tous les étages en l'espace de vingt ans. Pourtant, en 2013, alors que Tim est mondialement connu, Robert se fait cette promesse radicale : il n'apparaîtra plus jamais dans les médias ni sur les estrades des colloques.

En octobre 2017, Quentin Jardon essaye, lui aussi, de le rencontrer. Ses diverses tentatives se soldent par un échec. Pourtant, début avril 2018, un événement sensationnel se produit dans sa boîte mail. Trois mois après son dernier refus, Robert Cailliau lui écrit. Spontanément. Sa fille lui a transféré sa demande ; le journaliste de *24h01* lui avait écrit dans l'espoir qu'elle accepte de lui parler du père, puisque ce dernier refusait toute visite. Robert explique qu'il envisage de parler, mais qu'il doit encore un peu réfléchir. L'ingénieur farouche est en train d'assouplir sa position. On lui répond avec toutes les précautions d'usage. On marche sur des œufs. En attendant un nouveau signal en provenance de Robert, reprenons l'histoire méconnue de la naissance du Web où nous l'avions laissée : à la fin de l'hiver 1992, lorsque Tim, Robert et Mike sont encore les trois seuls surfeurs de la planète.

24h01

L'hommage du « Soir » à « 24h01 »

L'aventure a duré cinq ans. D'octobre 2013 à juin 2018, la revue *24h01* a marqué le paysage médiatique belge en publiant, chaque trimestre, 130 pages de récit journalistique et de photojournalisme. Faute de moyens financiers, *24h01* cesse ses activités. Par solidarité, *Le Soir* ouvre cette semaine ses pages, et son site, à cinq textes qui auraient dû être publiés à l'automne. Ces reportages ont été pilotés par Catherine Joie et Viviane de Laveleye, rédactrices en chef et adjointe de *24h01*.



Robert Cailliau pose devant son Macintosh, où s'affichent plusieurs sites Web, en juin 1995. © CERN

Cette série est une traque, celle de Robert Cailliau. Une saga, celle du Web. Deuxième épisode : les Américains s'emparent du Web, Tim et Robert se brouillent, le destin de la « Toile mondiale » bascule.

L'évangéliste du Web

Né à Tongres en 1947, Robert Cailliau est un ingénieur belge spécialisé en informatique. Le Cern l'engage en 1974 pour améliorer le système de contrôle d'un accélérateur de particules. À partir de 1990, il y développe avec Tim Berners-Lee une invention qui va propulser le monde dans une autre ère : le « World Wide Web ». Aujourd'hui, retraité, il refuse de parler de cette invention.

ENQUÊTE

Robert Cailliau a fait ses calculs : en dessous de 58 participants, il sera en déficit et devra combler le trou de sa poche, puisqu'il n'a pas obtenu de financement du CERN pour organiser son événement. La première édition des Conférences internationales du World Wide Web, dont il est le grand ordonnateur et le président, aura lieu du 25 au 28 mai 1994. Au CERN, bien sûr, le Centre européen pour la recherche nucléaire. Là où, presque par hasard, le Web a vu le jour cinq ans plus tôt.

Le 25 mai, aux premières heures, Robert fait les cent pas à l'entrée du bâtiment. Ce matin-là plus que jamais, il doit redoubler l'échec. Il en a déjà suffisamment encaissé depuis le début des aventures. S'est-il surestimé ? D'abord son collègue britannique, Tim Berners-Lee qui, en 1989, a proposé un système d'informations plus malin que le sien, ce dernier n'étant qu'un gribouillis d'idées

jetées sur une page aujourd'hui disparue. Ensuite, Robert n'a pas réussi à convaincre le CERN d'engager des fonds, encore moins du personnel, pour soutenir le développement du Web. Ses relations avec Tim, devenu son associé, se sont envenimées. Quel est son héritage ? Impalpable, pour ne pas dire nul. Heureusement, personne ne l'a publiquement fait remarquer. Pas encore. Il n'a, pour lui, que sa foi. Lui, l'athée, ne connaît pas d'égal pour évangéliser le Web. Sans son don pour éclaircir la pensée de Tim, le « projet World Wide Web » aurait déjà pourri dans les caves du CERN.

C'est alors qu'au terminus de la ligne de tram Genève-CERN, les gens commencent à affluer. Venus de Norvège, de Californie, de Tokyo, de Lyon, de Bruxelles, des concepteurs de navigateurs, des auteurs de sites Web réputés, des grandes gueules de forums de discussion arrivent pour débattre *in real life*. Dans un désordre enthousiaste, on jubile d'être aux

avant-postes de la révolution en cours. Les auditoriums débordent, Robert ne sait plus où donner de la tête, à l'extérieur les gens le supplient : « *Je n'ai besoin de rien, pas de nourriture, pas de logement, juste une marche pour m'asseoir et écouter !* » Les reporters présents lors de l'événement trouvent la formule qui fera mouche dans les journaux du lendemain : « *C'était le Woodstock du Web* ».

Le Geek et le philanthrope

Comment se fait-il que le Web, consulté par une poignée de marginaux de 1991 à 1993, soit devenu aussi *hype* en 1994 ? Deux événements majeurs, survenus à huit jours d'intervalle, vont le sortir de la pénombre. L'un est l'œuvre de Robert. Encore lui. Avec l'appui de Tim, il convainc le CERN de placer le logiciel du Web dans le domaine public le 30 avril 1993. En d'autres termes, à partir de ce jour-là, n'importe qui peut le mo-

difier et le faire fructifier. C'est la posture philanthropique ultime. Pour la plupart, ce dépôt a permis de populariser le Web en peu de temps. Pour une petite partie des anciens pionniers, en revanche, le CERN s'est exposé au risque inconsidéré qu'une entreprise s'empare de son code, lui corrige un minuscule bug, s'approprie ainsi le « nouveau » logiciel et fasse payer une licence. Imaginez l'ogre Microsoft qui flairerait le bon coup pour écraser son ennemi Macintosh... Par chance pour Tim et Robert, l'entreprise du jeune

Bill Gates, à peine consciente de l'existence du Web, ne croit pas encore en la portée commerciale de cette invention. C'est un informaticien en herbe venu de nulle part qui est à l'origine de la seconde secousse.

L'archétype du *slacker*, du brasseur, qui fera la Une du *Time* en 1996, enfoncé dans un fauteuil orné de motifs en or, les pieds nus, la tête posée dans la main. Le triomphe de la nonchalance. Titre de la cover : *The Golden Geeks*. Ce glandeur génial s'appelle Marc Andreessen. Au moment de la photo, il a 24 ans et pèse 58 millions de dollars.

Trois ans plus tôt, il n'est qu'un quelconque étudiant en informatique de l'Université de l'Illinois, fils d'un vendeur de semences de maïs originaire d'un village sinistré du Wisconsin. En quelques semaines, dans le cabigi qui lui sert de chambre, il code un navigateur Web pour le compte de la NCSA, une spin-off de l'Université de l'Illinois. Une bordée de camarades de promotion mitraillent

La presse américaine participe à une construction médiatique qui vante le Web comme une invention américaine

leur clavier aux côtés du leader naturel. Avec une facilité insolente, la jeune équipe met au point un navigateur permettant de surfer sur le Web en affichant, notamment, des images. C'est l'interface la plus coquette de son temps, assez intuitive et, surtout, progressivement opérationnelle sur tous types d'ordinateur. Il suffit de cliquer d'un lien à l'autre pour changer de page. Les hyperliens sont surlignés en bleu. Au coin de la fenêtre, un bouton permet de retourner en arrière. La navigation sur le Web devient, pour le profane, un plaisir.

Marc nomme sa créature Mosaic. Il la publie le 22 avril 1993, alors que le Web ne compte que 200 sites. D'abord timide, le succès se fait vite saccager. Chaque jour, plusieurs centaines de néophytes téléchargent gratuitement le logiciel, pendant que des *nerds* l'améliorent version après version. Mosaic humilie les autres navigateurs à peine sortis du sol et

conquiert un public au-delà des cercles académiques, portant la croissance du trafic Web, en 1993, à 350 %.

Chacun sa route

Le professeur Al Vezza a pris l'avion de Boston à Genève, 12 heures de vol sans compter les escales, pour manger un filet de bœuf charolais à l'Auberge des Chasseurs, près de la frontière française. Il ne sera pas seul à table, bien sûr. Pour que l'Américain effectue un tel déplacement, le gibier qu'il vient chasser doit être gros. Sa proie se nomme Tim Berners-Lee. C'est pourtant, en ce mois de mai 1994, un jeune ingénieur relativement inconnu. Il se débat toujours au dernier échelon de la hiérarchie du CERN avec son invention, le World Wide Web, dont presque personne ne veut (voir le premier épisode de la série publié ce lundi). Al, en revanche, est captivé par ce système. Obsédé, même. Pour le directeur associé du Massachusetts Institute of Technology (MIT), l'enjeu est simple : il faut que le cœur de cette création ne batte plus dans la vieille Europe, mais aux États-Unis, où les jeunes geeks débridés commencent déjà à lui tirer du lait – les premiers litres d'une vache qui deviendra la poule aux œufs d'or des entrepreneurs de la Silicon Valley. Et le temps presse. Si ce n'est pas au MIT, Tim convolera vers une institution rivale, puisqu'il ne compte pas faire de vieux os au CERN, qui n'a ni la force de frappe ni la vocation pour développer un système informatique aussi prometteur.

Pendant qu'on charcute son filet

de bœuf, Al déroule le processus de séduction qu'il a soigneusement répété dans l'avion. Aux tables voisines, on s'amuse de cet Américain volubile, qui martèle à son partenaire de table le même message, toujours plus pressant : « *Venez à Boston* ». De retour dans le Massachusetts, il expédie une offre d'emploi à Tim. *To good to refuse*. La décliner relèverait de l'indécence.

Trois mois plus tôt, Tim avait jeté un premier pont par-delà l'océan en correspondant avec un certain Michael Dertouzos, un Grec officiant lui aussi au MIT. Ensemble, ils avaient rêvé d'une organisation internationale qui élaborerait des normes, de façon à ce que le Web ne soit pas une jungle commerciale fragmentée, mais un système universel, à travers lequel chacun pourrait lire et éditer des sites quel que soit son ordi (Mac, X-Window), son système d'exploitation (Windows, Linux, FreeBSD) ou son navigateur (Mosaic, Cello, Lynx – les ancêtres de Safari ou Internet Explorer). Tim sentait que les industriels allaient s'empoiagner sur ce nouveau marché en créant une alternative exclusive au Web, au détriment de l'utopie de Tim et de son énigmatique acolyte belge. Dertouzos s'était montré très réceptif à l'idée.

Que fait-il, Robert, pendant ce temps ? La même chose que Tim, mais de son côté. La relation entre les deux fondateurs du Web s'est sensiblement détériorée en quelques mois. Nul ne sait, à part eux, ce qui les sépare intimement, au-delà de leurs désaccords sur la technologie. Robert tire-t-il trop la couverture à lui ? Est-il en co-

lère contre cet associé infidèle qui pactise avec Boston ? Tim se sent-il englué dans sa relation avec ce collaborateur tombé du ciel ?

Alors Robert agit seul. Et surtout : loin des Américains. Le Belge aime l'Europe, il croit encore qu'elle peut exploiter le Web avant que les États-Unis ne l'absorbent complètement. Le TGV Genève-Bruxelles devient son trajet favori. Robert crie son message sur tous les toits qui surplombent le rond-point Schuman. « *J'appelle l'Union européenne à exploiter le World Wide Web, le plus puissant des logiciels pour diffuser l'information sur l'Internet, une initiative très importante pour le bénéfice des gouvernements, des entreprises et de la jeunesse.* » Personne ne l'entend, encore moins Jacques Delors, qui ne lui enverra pas le moindre accusé de réception.

Durant le mois d'août 1994, Tim, sa femme et leurs désormais deux enfants plient bagage et s'envolent pour Boston, où un contrat au MIT attend l'Anglais. Au CERN, on perd le père spirituel. Qui pour s'asseoir sur son fauteuil ? « *L'équipe pressent que, naturellement, c'est Robert qui va reprendre le flambeau*, raconte François Flückiger, un cadre du CERN. *Ca déclenche une levée de boucliers chez ses collègues. Finalement, le directeur du département m'appelle et me demande si je suis d'accord de reprendre le job.* » Robert est vexé. Ça lui paraissait pourtant évident. Il est le numéro 2, il s'est donné corps et âme pendant quatre ans, et on l'éjecte comme un malpropre au profit d'un chercheur certes spécialisé dans les réseaux de communication, mais qui sait à peine en quoi consiste le Web ? Outre ses carences techniques, le Belge susciterait des crispations en interne. « *Robert avait un état d'esprit hiérarchique qui ne facilitait pas les choses*, explique Philip Hallam-Baker, un des pionniers du Web. *Il se considérait comme le meneur d'équipe, alors que pour nous, tout le monde se situait au même niveau.* » Autre point de tension : la fameuse question de la paternité. « *L'équipe technique se cabrait chaque fois que Robert ne contredisait pas les commentaires élogieux qui le présentaient comme le co-inventeur* », avance François Flückiger.

Sur le front européen, Robert rentre bredouille et profondément frustré. Sur le front transatlantique, par contre, les choses se précisent. Tim, encouragé par Dertouzos, travaille à la création d'un consortium transatlantique, les Américains étant représentés par le MIT et les Européens par le CERN, avec le concours financier de l'Union européenne. Jusqu'à ce qu'un deuxième Grec entre en scène : George Metakides, de la

Le CERN présente alors devant la presse le seul homme encore au bercail, le dernier des Mohicans : Robert

Commission européenne. Bientôt, la délégation du CERN sortira de chaque réunion en faisant des moues éceeurées. « *Ce qu'il se passe est bizarre* », rapporte-t-on.

Les protagonistes d'autrefois ne sont plus très loquaces. Dertouzos est mort depuis longtemps. Mike aussi. Tim est intouchable. Robert impénétrable. Parmi les quelques témoins restants, certains n'ont fait des confidences en off, d'autres ont décliné toute interview. On se contentera donc de suppositions. La pomme de la discorde vient du fait que, dans le préaccord pour un consortium conclu entre Tim et Dertouzos, qui doit servir de préambule aux négociations, c'est le MIT qui décidera de l'utilisation des fonds, en ce compris ceux alloués par l'Union européenne. La confiance se serait davantage dégradée quand la Commission, censée soutenir le CERN dans les discussions, aurait adopté un comportement ambigu. « *On va à Bruxelles une fois, deux fois... et on se rend compte que systématiquement, la Commission n'est pas dans notre camp, mais dans celui du MIT*, se souvient François Flückiger. *En d'autres termes, notre allié présumé roule pour l'ennemi. On ne comprend pas bien.* » Enfin si, ils finissent par comprendre, ou plutôt émettre une hypothèse sur base d'un constat : Dertouzos du MIT s'entend à merveille avec Metakides de la Commission. Le second était, dans les années 1970, l'étudiant du premier. C'est la prétendue *Greek connection*, une expression taboue qui provoque un malaise chez mes interlocuteurs chaque fois qu'on la prononce (c'en est presque drôle).

En octobre 1994, François Flückiger fait passer d'urgence le Web du domaine public à l'open source. Le principe : le CERN apose désormais sa propriété intellectuelle sur le logiciel d'origine, mais continue de donner à tout le monde le droit irrévocable et perpétuel de l'utiliser, le modifier, l'améliorer. En retour, l'entreprise qui proposerait une version bonifiée du logiciel a l'obligation de mentionner que ce logiciel a été créé au CERN. De l'autre côté de l'Atlantique, on interprète ce geste comme si le général d'infanterie adverse avait érigé un mur pour protéger ses troupes. Tim écrit à Mike : « *Je constate qu'au CERN, des forces vous exhortent à tirer un profit personnel du Web plutôt qu'à faire bénéficier l'ensemble de la société. En mon absence, cette politique aurait-elle pris le dessus ?* »

La fin des négociations tourne à la mascarade, les deux camps étant incapables de s'accorder sur la structure à donner au consortium. « *J'étais furieux*, exprimera plus tard Al Vezza dans le livre *How The Web Was Born. Je me sentais pris en embuscade par des Européens qui pensaient : on ne peut pas laisser ces Américains s'enfuir avec le Web, on l'a inventé ici, on va le garder ici !* » Le CERN se retire du jeu. C'est avec l'institut de recherche en informatique

français INRIA que le consortium baptisé W3C verra finalement le jour.

Aux noms du père

Pendant ce temps, aux États-Unis, alertés par le raz-de-marée Mosaic, qui deviendra plus tard Netscape, les médias multiplient les portraits de Marc Andreessen, le jeune prodige à l'origine d'un nouveau système d'informations mondial. Ils citent très rarement le World Wide Web. Ils mentionnent encore moins l'existence de Tim. Jamais celle de Robert. Conséquemment ou non, la presse américaine participe à une construction médiatique qui vante le Web (enfin, Netscape) comme une invention américaine et propulse Marc dans le rôle de l'unique fondateur. « *Le Web, c'est Marc.* » « *Relisez la presse de 1993 à 1997*, suggère Jean-François Groff, un des pionniers du Web. *Vous verrez, ce n'était pas une invention malicieuse, ils pensaient sincèrement que le Web avait été inventé en Amérique !* »

Les cadres du MIT, l'employeur de Tim, manquent de peu l'infarcus à la lecture de ces publications. Ils veulent remettre le vrai inventeur au centre du jeu. Pas simple, cependant, de faire boire un âne qui n'a pas soif. Tim fut la renommée. Il dit « on a fait ceci, on a créé cela », jamais « je ». La gloire, très peu pour lui. L'argent ? Idem, affirme-t-il la main sur le cœur, lui qui roule dans une vieille Volkswagen Rabbit quand Marc parade en Mercedes-Benz. Aux grands maux les grands remèdes : pour que la presse imprime l'histoire qui plaira à ses lecteurs, pour couper les branches d'une invention en réalité buissonnante, le MIT « colle une fusée au cul de Tim », selon les mots de Philip Hallam-Baker, afin que l'Anglais s'attribue les mérites qui lui reviennent. La vérité historique se rétablit peu à peu. « *Le Web, c'est Tim.* »

Vers 1996, Tim parti, le CERN retiré du consortium, il ne reste plus grand monde à Genève pour poursuivre l'œuvre du Web. Avec quelques longueurs de retard, la direction du centre de recherche prend conscience qu'une invention majeure a eu lieu dans son enceinte. Ses états-majors présentent alors devant la presse, devant les sommités qui passent par le bercail du Web, le seul homme encore au bercail, le dernier des Mohicans : Robert. Insidieusement, ils le cataloguent « co-inventeur », sur un pied d'égalité avec Tim, puisque ce dernier n'est plus là. À force d'avoir l'orgueil caressé par cette étiquette qu'il n'a pas demandée, le principal intéressé commence à y croire lui-même. Oui, moi, Robert, je suis le co-inventeur d'un système qui est en train de retourner le monde. « *Le Web, c'est Tim et Robert, c'est Robert et Tim.* »

La traque

Côté enquête, Quentin Jardon lanterne quelques jours, mais il revient avec une nouvelle inimaginable : Robert Cailliau accepte de le rencontrer. Une seule fois et à une seule date possible. Le tête-à-tête pour lequel il prie depuis six mois aura lieu au CERN, le 30 avril 2018, plus de cinq ans après sa dernière interview. Évidemment, les choses ne vont pas se dérouler comme prévu. ■

QUENTIN JARDON



La couverture du *Time*, en 1996. À cette époque, les médias multiplient les portraits de Marc Andreessen, le jeune prodige à l'origine de Mosaic (Netscape). Ils citent très rarement le World Wide Web. © DR.

Cette série a été réalisée grâce au soutien du Fonds pour le Journalisme en Fédération Wallonie-Bruxelles. Ce texte a été publié pour la première fois en juin 2018 en version longue dans « 24h01 ».

Robert Cailliau, l'oublié du Web

LE JOUR DE LA SAINT-ROBERT (3/3)

Depuis plusieurs mois, Quentin Jardon (journaliste de 24h01) cherche un homme qui fuit les journalistes, refuse toute sollicitation. Les quelques articles de presse à son sujet divergent. On le présente tantôt comme l'inventeur du Web, tantôt comme son co-inventeur, tantôt comme un physicien qui a cru dès le début à la proposition du Britannique Tim Berners-Lee : un système d'information partagé, le World Wide Web, souvent confondu avec Internet, qui révolutionnera le monde à tous les étages en l'espace de vingt ans.

Pourtant, en 2013, alors que Tim est mondialement connu, Robert se fait cette promesse radicale : il n'apparaîtra plus jamais dans les médias ni sur les estrades des colloques. Quentin Jardon essaye, lui aussi, de le rencontrer. Désespérément. Après six mois d'acharnement, il finit par décrocher une rencontre avec Robert Cailliau. L'ingénieur belge a accepté, exceptionnellement, de parler. Le contact établi avec sa fille a servi de déclencheur. Entretien donc avec l'un des deux hommes à l'origine d'une invention qui a radicalement changé notre société en l'espace de trente ans. Tel qu'il l'a fondé avec son associé anglais Tim Berners-Lee (que l'on a aussi tenté de rencontrer, en vain), le Web était sans doute la dernière utopie du XX^e siècle. Une utopie à leurs yeux bouillonnée : l'évolution du Web, au XXI^e, les chagrine l'un comme l'autre.

Le journaliste de 24h01 aurait aimé qu'on discute chez lui, car l'intérieur d'une maison dit beaucoup sur la personne qui l'habite, mais Robert a opté pour un terrain neutre, la cafétéria du CERN, le Centre européen pour la recherche nucléaire et, accessoirement, le berceau du Web. Le tête-à-tête doit avoir lieu le lundi 30 avril 2018 à 14 heures. Le jour de la Saint-Robert. Mais point de personnage céleste qui se serait penché sur le sort de Quentin Jardon ce jour-là : son avion est annulé. Le suivant affiche complet. Il se rabat en catastrophe sur un Thalys qu'il attrape de justesse et qui débarque à Genève avec une heure de retard. Et si Robert devait déjà repartir ?

24h01

L'hommage du « Soir » à « 24h01 »

L'aventure a duré cinq ans. D'octobre 2013 à juin 2018, la revue 24h01 a marqué le paysage médiatique belge en publiant, chaque trimestre, 130 pages de récit journalistique et de photjournalisme. Faute de moyens financiers, 24h01 cesse ses activités. Par solidarité, Le Soir ouvre cette semaine ses pages, et son site, à cinq textes qui auraient dû être publiés à l'automne. Ces reportages ont été pilotés par Catherine Joie et Viviane de Laveleye, rédactrice en chef et adjointe de 24h01.



Cette série est une traque, celle de Robert Cailliau. Une saga, celle du Web. Troisième épisode : la rencontre, l'attachée de presse qui ne décolle pas, Robert qui gagne du temps, puis enfin, parle.

Après six mois d'acharnement, le journaliste de 24h01 finit par décrocher une rencontre avec Robert Cailliau. L'ingénieur belge a accepté de briser le silence derrière lequel il s'est retranché depuis 2013. © PATRICK LOPRENO

L'évangéliste du Web

Né à Tongres en 1947, Robert Cailliau est un ingénieur belge spécialisé en informatique. Le Cern l'engage en 1974 pour améliorer le système de contrôle d'un accélérateur de particules. À partir de 1990, il y développe avec Tim Berners-Lee une invention qui va propulser le monde dans une autre ère : le « World Wide Web ». Aujourd'hui, retraité, il refuse de parler de cette invention.

RENCONTRE
La dernière fois que Robert s'est officiellement exprimé sur le Web, c'était lors d'une conférence, en septembre 2013. Ses propos prennent alors un tour carrément ténébreux. En guise d'introduction, il prévient : « Je vais être assez négatif jusqu'à la fin ». Il tire à boulets rouges sur l'impossibilité pour le commun des mortels d'éditer facilement un site Web ; sur les méga plateformes que sont Facebook ou Twitter, services centraux, uniques et fermés, hors du contrôle des utilisateurs ; sur la prolifération des applications, qui sont anti-Web puisqu'elles retiennent les internautes de la Toile ; sur les langages de programmation qui ont conduit à des horreurs syntaxiques ; sur le Cloud, qu'il appelle « le nuage », dans lequel on livre en pâture les secrets de notre vie alors que s'y cache le diable Google ; sur la triange vicieux entre auteur du site, lecteur et annonceur, puisque le client n'est pas le lecteur mais l'annonceur. Après ce lourd réquisitoire, Robert baisse les yeux, recule d'un pas sur son estrade. « Moi, j'ai toujours rêvé d'une république de citoyens responsables, mais où est-elle ? Le Web, c'est Facebook et du commercial, rien d'autre. »

À l'écouter, ses anciens collègues sont perplexes. Ils ne nient pas que le Web a mal tourné sur certains aspects, mais il leur semble intellectuellement malhonnête de passer les neuf dixièmes d'une conférence à balader des auditeurs sur le revers de la médaille. Pourquoi Robert s'attarde-t-il si peu sur Wikipédia,

par exemple ? N'est-ce pas la réalisation de l'encyclopédie numérique tant rêvée, d'une Alexandrie à l'écran ? Il se limite à ceci : « Je fais une donation à Wikipédia chaque année, pas pour la déduire de mes impôts, mais parce que ça doit exister sans la pub. »

Dans le tram qui doit me déposer au pied du Cern, je m'interroge sur l'attitude qu'adoptera Robert, cet homme imprévisible doté d'une intelligence énorme, atypique ; un homme qui se moque du regard des autres. Il pourrait très bien bâcler l'entretien, histoire de se débarrasser de moi sans se dévouer. Ou alors, il va longuement manier la langue de bois jusqu'à me décourager. Je préfère penser que s'il accepte de sortir de son silence, c'est qu'il a des choses à dire.

Je découvre pour la première fois Robert de dos, dans un veston côtelé noir. Il est entouré d'un photographe de 24h01 et de la responsable des relations presse du Cern. La présence de cette dernière n'était pas prévue. Robert se lève, se retourne, me salue chaleureusement. Pour premiers mots, il raconte que jadis, il existait une liaison ferroviaire directe entre Genève et Bruxelles, qu'il a souvent empruntée. Il passe une main dans ses cheveux gris, puis dit, soudain sec : « allez-y, question ».

Durant la première demi-heure, Robert nous anesthésie en débouinant des souvenirs qu'il a déjà exhumés ailleurs. Il ajoute des détails, mais dans l'ensemble, je n'ai rien de neuf dans ma besace. Enfin, je parviens à couper net sa bande-son en lui demandant

pourquoi, en 2013, il a décidé de se taire. *J'ai été observé de loin, par je ne sais qui... Tout ce que je disais était critiqué.*

Directement ? Justement pas ! De nombreux journalistes ont écrit que j'étais le co-inventeur du Web, alors que je m'en défendais. Le lendemain, je recevais un mail du CERN : non, Robert, c'est Tim l'inventeur, pas toi !

Et Tim, il vous en voulait ? Non. Le problème venait d'ailleurs. J'ai beaucoup appris sur la formation des religions. Un personnage extraordinaire naît, des disciples se pressent autour de lui et utilisent ce soleil central pour alimenter leur propre sentiment de gloire. Ensuite, ils vont envier tout le monde. Tim n'a pas échappé à ce rassemblement de disciples. Des

« Ce qui m'importe, c'est que l'histoire soit racontée correctement. Malgré tous les efforts de Tim, désolé, il n'a pas tout inventé » ROBERT CAILLIAU

C'est la seule source de votre colère ?

Aussi, à la fin, quand j'écrivais un article en expliquant que le Web est passé dans le domaine public en 1993, à l'intérieur du Cern on me disait : « Ah non, pas le domaine public, on a changé, c'est l'open source maintenant ». Je répondais : « D'accord, mais en 1993, c'était dans le domaine public, c'est un fait historique incontestable ! » Je ne supportais plus ce genre de révisionnisme. J'avais d'autres choses à faire dans la vie, merde. On me demandait toujours la

même chose. Et Facebook, vous en pensez quoi ? Mais Facebook, je n'y vais jamais !

Pourtant, vous avez souvent torpillé Facebook, Twitter et consorts, en affirmant que c'était des « jardins murés », alors que vous aviez imaginé le Web comme un système sans barrière. En 2012, vous aviez même anticipé les bulles de filtrage sur Facebook, phénomène qui a notamment participé à l'élection de Donald Trump. C'est vrai. Mais j'aurais pu tout aussi bien être complètement à côté de la plaque.

La prémonition de Robert

Ce n'est pas la seule intuition qui lui a traversé l'esprit. Il m'en révèle une autre, qu'il n'avait jamais confiée auparavant. Robert, furtivement, avait songé à baptiser le système de Tim « Loki » plutôt que « World Wide Web » comme le voulait l'Anglais. C'était en mai 1990. Équipés d'une pinte de Carlsberg fraîche, tous deux palabraient à l'ombre d'un acacia, sur la terrasse du Cern. Mais Robert n'a pas osé soumettre son idée. Il s'est contenté de commenter celle de Tim, qu'il trouvait maulvais.

Loki est une divinité nordique ambivalente, fourbe et impulsive. Dieu du feu et de la discorde, il a pour mission de délivrer des messages qu'il s'amuse souvent à transformer dans un but malveillant. Un manipulateur, en fin de compte, plus proche des forces du mal que du bien. Si la proposi-

tion de Robert pouvait paraître saugrenue à l'époque, elle l'est beaucoup moins aujourd'hui. Loki était un nom prémonitoire. Même Tim, longtemps plus optimiste, multiplie depuis quelques années les mises en garde contre un Web corrompu et phagocyté par trois ou quatre titans. Comme si son idéalisme tenace avait rendu les armes devant l'opportuniste des génies cupides. En 2017, il publiait une lettre d'avertissement, fustigeant le phénomène des *fake news*. Une poignée de plateformes au chiffre d'affaires astronomique ont la mainmise sur son système, écrivait-il. Et ces plateformes contrôlent les idées vues et partagées.

mais j'ignore à quel point.

C'est la fameuse Greek connexion ? Oui, tout à fait. Mais le fait que deux négociateurs soient patriotes, est-ce d'office louche ? Ils se connaissent, ce qui facilitait les discussions, voilà tout. C'est un peu trop facile de dire : les méchants, ce sont eux.

Vous évoquez des éléments jamais révélés. Vous seriez d'accord d'en parler aujourd'hui ? Non, non, non. Ça demande plus de sérénité.

C'était en 1994... Il ne serait pas temps de lever le voile ? Peut-être qu'il le faudrait, mais ne comptez pas sur moi.

Sur ce chapitre, je baisse les armes. La présence d'une vigile du Cern le dissuade probablement de se délester de lourds secrets. Robert regarde sa montre. Il dit qu'il doit s'en aller. Nous parlons seulement depuis une heure trente. Je sens la déception monter. Pour le retenir, je libère une nouvelle rafale de questions sensibles.

Vous avez souvent évoqué une proposition que vous auriez formulée en 1989, qui concernait un système assez proche de celui imaginé par Tim la même année. Personne ne l'a jamais

admettez qu'à un moment donné, vous vous considérez au moins comme co-inventeur.

Oui, et je ne me sentais pas trop mal à l'aise avec ça, car ce n'était ni tout à fait vrai ni tout à fait faux. Durant une période, si Tim avait été seul, il n'aurait convaincu personne avec son projet. Ça, j'ose le dire.

Évangéliste ? Ah ça non, ça me rappelle les religions, or je ne crois en aucun dieu. Notre société est comme la gravité terrestre : self contained.

Admettez qu'à un moment donné, vous vous considérez au moins comme co-inventeur. Oui, et je ne me sentais pas trop mal à l'aise avec ça, car ce n'était ni tout à fait vrai ni tout à fait faux. Durant une période, si Tim avait été seul, il n'aurait convaincu personne avec son projet. Ça, j'ose le dire.

Même Tim Berners-Lee multiplie depuis quelques années les mises en garde contre un Web corrompu et phagocyté par trois ou quatre titans. © CERN

L'idéalisme de Robert s'est transformé en cynisme. L'écouter est à la fois un plaisir et une épreuve

Vous souffrez d'un manque de reconnaissance ? Non, non... Je veux juste... Je veux juste... Je regarde dehors parce qu'il se met à pleuvoir, ça risque de compromettre ma sortie sur un avion à hélices à pas variable. En fait, je veux juste piloter des avions.

Je pose la question de la reconnaissance car vous n'êtes pas du tout connu. Alors que Tim a fait l'ouverture des Jeux olympiques de Londres en 2012. Parce qu'il est copain avec la reine d'Angleterre.

Donc, vous vous en fichez des prix, des distinctions ? Oui, parce que là, en ce moment, je passe beaucoup de temps avec vous alors que je pourrais faire d'autres choses. J'ai une page Wikipédia, c'est déjà pas mal.

Même si elle est fautive – enfin, incomplète. Elle comporte une référence au livre de Tim, mais pas à celui que j'ai publié avec James Gillies. C'est disproportionné.

Dans le livre de Tim, vous avez une place très réduite. Ouais, et alors ? Est-ce que je vais devenir plus riche, avoir une vie plus confortable ? Il y a des journalistes qui embêtent ma fille, c'est déjà suffisant ! Ce qui m'importe, c'est que l'histoire soit racontée correctement. Et qu'on écrive que malgré tous les efforts de Tim, malgré sa brillante, désolé, il n'a pas tout inventé. Je veux juste diminuer le soleil thermo-nucléaire qui l'entoure.

Tim et Robert ne se voient plus. Le départ de l'Anglais pour Boston, en 1994, a définitivement séparé leurs chemins, qui s'étaient croisés presque par coïncidence quatre ans plus tôt.

Loins des loups

Durant ses premières années aux États-Unis, Tim observe et commente les développements du Web. Certes, rançon de la gloire, le système qu'il a imaginé en 1989 engendre des problèmes de compétition malsaine entre grosses entreprises, d'intérêts gouvernementaux déplacés, de violation de la vie privée, d'enfants exposés à des contenus pornographiques, de piratage de données, de logiciels malveillants, de dérapages racistes sur les forums de discussion, etc. Mais le mal vient-il du Web ou vient-il des humains ? Dans l'ensemble, la première partie du vœu que Tim avait formulé avec Robert – soit rendre le savoir accessible et faciliter la collaboration entre citoyens – est en partie accomplie. Il reste, pour Tim, un deuxième objectif : étendre ce système collaboratif aux ordinateurs, pour que les machines puissent analyser toutes les données contenues sur le Web – ce qu'il appelle le Web sémantique. Ce dernier permettra aux êtres humains de se consacrer à la création, pendant que les ordinateurs se chargeront des tâches administratives du quotidien. Ce sera le combat de Tim au cours des années 2000.

Quant à Robert, à cette époque, il est déjà loin des loups. Loin de cette Amérique qu'il n'aime pas trop, où le Web grandit au galop. Loin d'un train de vie opulent, d'une vie hyperkinétique, des levées de fonds compulsives et des entrées en Bourse kamikazes, loin du cœur du réacteur – la Silicon Valley – où naissent les innovations du Web, dont Amazon et Google, bidouillés dans des garages, littéralement, en 1995 et 1997.

Robert même une vie relativement pépère après la fièvre du décollage du Web qu'il a connue durant la première moitié de la décennie. Certains auraient eu le cafard, de rester quand la fête se poursuit ailleurs ; lui pas. A 50 ans, il se trouve déjà trop vieux pour tenter l'aventure en Amérique. Ce qui ne l'empêche pas d'intervenir lors de colloques pour faire ce qu'il sait faire de mieux : parler du Web. Au Cern, on le sort du placard dès que nécessaire. Robert, tu veux bien intervenir lors de cette conférence ? Robert, des journalistes du Monde souhaitent te rencontrer, tu seras là ? L'ingénieur belge accepte avec plaisir. Puis s'esouffle. Son discours sur le Web se noircit. La flamme se rabougrit. En 2007, il prend sa retraite, quelques mois avant la fin officielle de son

contrat au Cern. Deux autres futurs ogres viennent de naître : Facebook en 2004, Twitter en 2006.

La fin du monde

Je crois qu'aujourd'hui, dans l'esprit de Robert, le Web est un champ de cendres mouillées, comme le fut la bibliothèque d'Alexandrie deux millénaires plus tôt. Il n'a plus espoir de le sauver, plus la force de s'y intéresser. Ses préoccupations sont ailleurs : le réchauffement climatique, l'explosion de la démographie, l'intelligence artificielle.

On est mal barré ? Oui, très mal barré. Sur la problématique du réchauffement, on est déjà en train de s'accuser les uns les autres et de mettre la main sur ce qui reste, au lieu d'arrêter les conneries.

L'intelligence artificielle (IA) pourrait changer la donne ?

Si elle se réalise vraiment, la biologie sera finie. Tout sera remplacé par de l'artificiel. Une fois qu'il y aura une IA, ce sera la seule. Il n'y aura pas de compétitivité, mais de la collaboration. Une IA aura-t-elle des motivations ? Les nôtres sont uniquement dérivées de notre existence biologique. Tout ce que nous qualifions d'art ne sont que des résonances bizarres dans cet outil biologique qu'est le cerveau. Certaines émotions nous aident à survivre, le reste se résume à des effets secondaires, parfois néfastes. Avec l'IA, les arts et les émotions n'auront plus aucune importance. Nous n'aurons plus aucune importance. Sauver la planète n'aura plus aucune importance. De toute façon, le mot « importance » est lié à une vie biologique qui aura disparu.

Avec le temps, l'idéalisme de Robert s'est transformé en son contraire : le cynisme. L'écouter est à la fois un plaisir et une épreuve. Je suis triste pour lui. Il me laisse l'image d'un vieil homme qui n'a pas récolté les fruits qu'il méritait, qui promène un regard sombre et désabusé, mais terriblement lucide, vigoureux et parfois facétieux, sur un monde auquel il ne veut plus prendre part. Je pense toutefois que Robert, s'il est aigri, est aussi heureux. Plus personne ne l'emmerde – sauf moi. Il peut piloter ses avions, prendre soin de sa femme, de sa fille et de sa petite-fille. Il emmènera bientôt cette dernière voir l'Atomium et le Manneken-Pis. Comme chaque année, ils iront cet été à la côte belge. « À la côte belge, bizarre, hein ? », dit-il devant mon air étonné. J'ai fini par lui demander, au cas où l'intelligence artificielle ne s'accomplirait pas, d'où pourrait venir le salut, si tant est qu'on puisse en espérer un. Il m'a simplement répondu, de but en blanc, avec assurance, qu'il viendra de la révolte des femmes.

Ça fait trois heures qu'on cause. Robert se redresse : « Je vous laisse ». La responsable des relations presse lui glisse, au moment où il se retourne : « *L'an prochain, le Cern organise un grand événement pour les trente ans du Web... Vous seriez d'accord de faire partie des intervenants ?* » Il s'esclaffe, comme s'il comprenait enfin pourquoi elle était restée si sage pendant l'entretien, puis répond, déjà trois mètres plus loin : « *Je ne crois pas. Bye bye.* » ■

QUENTIN JARDON

Cette série a été réalisée grâce au soutien du Fonds pour le journalisme en Fédération Wallonie-Bruxelles.